II. *Sur le parasitisme du Gui.* — Tout semble dit maintenant sur le parasitisme du Gui. La liste des arbres auxquels il s'attache, d'abord assez restreinte, s'est tellement accrue dans ces derniers temps par les apports de nombreux observateurs, qu'il devient à peu près inutile, je crois, de chercher à la grossir encore. Nous n'aurions donc plus qu'à nous en tenir à ce qu'écrivait Endlicher, il y a plus de quinze ans, dans un passage dejà cité dans notre Bulletin, à savoir que « le Gui ne dédaigne aucun genre d'arbres ou d'arbrisseaux. » Toutefois, cette assertion de l'illustre botaniste semble trop absolue. Un sujet de recherches plus intéressant peut-être que celui d'un cas nouveau de parasitisme, serait de s'assurer si réellement il n'existe pas de végétal ligneux, parmi nos espèces indigènes ou acclimatées, sur lequel le Gui refuserait obstinément de s'implanter. Rien de plus facile que ce genre d'observation, tant est simple le procédé par lequel on obtient la germination du parasite sur les écorces vivantes. On saurait bientôt si les arbres à suc âcre, caustique ou vénéneux, tels par exemple que le Noyer, le Figuier, le *Rhus Toxicodendron*, etc., sont, comme on peut déjà le supposer impropres à nourrir le Gui. Au reste, je compte m'occuper de ces expériences aussitôt que je serai en mesure de les entreprendre avec fruit.

Je me hâte d'en venir à la communication annoncée et à l'appui de laquelle je dépose sur le bureau de nombreux échantillons. Ce n'est encore, il est vrai, qu'un cas nouveau de parasitisme que je présente, mais ce cas est tel qu'on ne peut guère supposer, je crois, qu'il en existe de plus singulier et qui puisse arriver plus à propos pour clore la liste dont je parlais à l'instant.

« *In ipso* Lorantho europæo *parasiticum vivit* », avait dit Endlicher en complétant la phrase que je traduisais plus haut. Ce fait me fit supposer que, puisque le Gui avait été vu sur le *Loranthus*, il pourrait bien aussi se montrer parasite sur lui-même. J'avais sous la main une occasion excellente d'observation sur un Peuplier de la Caroline, chargé de Gui, que je faisais abattre dans l'ancien Jardin des plantes de Bordeaux, à la date du 11 avril dernier. Dès le premier examen auquel je me livrai sur les plus fortes touffes de l'arbuste, je reconnus en effet le Gui semé et développé sur lui-même, en nombre prodigieux d'individus de tous les âges, depuis les germinations toutes récentes provenant des baies qui se détachaient journellement, jusqu'à des pieds aussi forts et aussi vigoureux que leur support. On reconnait toujours à coup sûr l'origine de ces pieds adultes, en ce qu'ils ne sortent point des nœuds ou des dichotomies, mais qu'on les voit implantés au hasard sur le parcours du mérithalle, partant de points qui ne sauraient donner naissance à des rameaux.

C'est principalement sur les vieux individus femelles que ce double parasitisme se montre fréquemment. Cela se conçoit, car les baies en se détachant s'agglutinent naturellement aux rameaux les plus voisins, où un grand

nombre ne tarde pas à germer. Les individus mâles ne recevant qu'accidentellement sur leurs branches des baies échappées des pieds femelles, présentent bien plus rarement le double parasitisme. Aussi les vieux individus femelles paraissent-il, en général, beaucoup plus ramifiés que les mâles. Quelquefois il arrive encore que des pieds femelles semblent donner naissance à des rameaux de fleurs mâles et deviennent ainsi faussement monoïques.

III. *Sur l'Ophioglossum de Lardy et du cap Ferret.* — Il y a onze ans, le 14 juin 1846, MM. Puel et Vigineix découvraient, non loin de la tour de Pocancy, près Lardy (Seine-et-Oise), une forme extrêmement remarquable d'Ophioglosse, qui peut être regardée comme une des plantes les plus intéressantes de la flore parisienne. Les botanistes parisiens ont bien été de cet avis et se sont vivement préoccupés de cette jolie découverte ; aussi presque tous les ans depuis cette époque, dirigent-ils des excursions publiques ou particulières vers Lardy, dans le but principal de rechercher cette même Fougère, laquelle, d'ailleurs, n'a jamais été recueillie qu'en petite quantité.

Il y a peu de jours, le 24 mai dernier, dans une excursion que je conduisais aux dunes du cap Ferret (Gironde), entre le bassin d'Arcachon et la mer, j'eus le plaisir de retrouver quelques pieds de la même plante, dans une laite herbeuse, inondée l'hiver et encore un peu marécageuse en été (1). On nomme dans le pays *laites*, *lètes*, ou *lèdes*, car on n'est d'accord ni sur l'étymologie ni sur l'orthographe du mot, les vallons étroits, souvent très frais, qui séparent les dunes.

J'ai pensé que nos confrères parisiens, accourus à Montpellier en si grand nombre, reverraient avec quelque intérêt leur petite Fougère, retrouvée dans une localité nouvelle et bien éloignée du rayon de leur flore. Aussi me suis-je muni en partant des échantillons peu nombreux qui me sont échus, dans l'intention de les faire passer sous leurs yeux.

Cette communication n'avait pas d'abord d'autre objet. Pourtant, que la Société veuille bien me permettre de profiter de l'heureuse occasion qui m'est offerte, et d'accompagner mon exhibition de quelques considérations rapides et superficielles sur cette forme singulière et vraiment litigieuse.

Plusieurs de nos confrères ont cru voir dans la plante de Lardy l'*O. lusitanicum* L. D'autres botanistes, plus nombreux je crois, ne l'ont considérée que comme une forme réduite de l'*O. vulgatum*. Enfin, certaines personnes, n'osant encore formuler une opinion, restent dans le doute ou vont même jusqu'à supposer la possibilité d'une troisième espèce.

(1) Vingt-cinq jours plus tard, le 19 juin, au retour de la session, M. Gay et moi retrouvions l'Ophioglosse dans la même laite, en plus grande quantité, mais alors, comme la première fois, à une seule et unique place, où nous étions arrivés après trois heures de recherches inutiles.